

Autisme, masculin et féminin

*Allocution d'ouverture du colloque « Masculin/Féminin – devenirs de la bisexualité psychique »
Organisé le 9 février 2019 à Paris par l'association « Psyché et Art »*

La distinction masculin/féminin structure la langue française. Il y a deux genres en français, alors qu'en anglais il n'y en a qu'un et qu'en allemand il y en a un troisième, le neutre. Elle régit même la grammaire, nous nous souvenons tous de cette fameuse règle « le masculin l'emporte toujours sur le féminin ». On remarque ici qu'en apprenant sa langue maternelle l'enfant enregistre à son insu la vision du monde de la société dans laquelle il vit. Lorsque le petit garçon français apprend que le mot « homme » désigne à la fois l'adulte masculin et le représentant de l'espèce humaine cela vient confirmer la jolie histoire biblique qu'on lui a racontée selon laquelle le premier homme, Adam, a été créé directement par le souffle de Dieu alors qu'Eve l'a été avec une de ses côtes, qu'elle n'est, en quelque sorte, qu'un sous-produit de l'homme. En allemand il existe bien un mot spécifique pour représenter l'espèce humaine, « der Mensch » mais on remarque qu'il est aussi de genre masculin. Le petit garçon allemand apprend qu'il y a plusieurs mots pour bien marquer les étapes de sa croissance, « der Bube », « der Knabe », puis « der Junge », qu'ils sont tous de genre masculin alors que pour sa sœur il n'y en a qu'un seul et qu'il est du genre neutre : « das Mädchen ». Celle-ci n'accèdera au genre féminin « die Frau », la femme, qu'en se mariant car ce substantif, comme en français, désigne à la fois l'adulte féminin et l'épouse. Heureusement les langues aussi évoluent, autrefois le seul mot allemand pour la femme « das Weib » était de genre neutre. Le choix de cet article traduisait parfaitement le déni de la sexualité féminine.

Le genre des objets change suivant les cultures : par exemple en français on dit « la voiture », une Renault, une Peugeot, une Fiat, etc., alors qu'en allemand on utilise le masculin : der Wagen, der Mercedes, der Volkswagen. Plus étrange encore : pour un français la lune est éminemment féminine puisqu'elle renvoie au cycle féminin. Le soleil est masculin, il nous rappelle Louis XIV, le roi soleil, l'éclat, la force. C'est l'inverse en allemand : « der Mond », la lune est de genre masculin et « die Sonne », le soleil, est de genre féminin. Un allemand vous expliquera que la lune a le côté réservé, ténébreux de l'homme alors que le soleil a la beauté et la blondeur d'une femme ainsi que la chaleur d'une mère.

La bipolarité homme/femme se retrouve dans la structuration binaire du registre des qualités : positif/négatif, bien/mal, juste/faux, grand/petit, jeune/vieux, etc.. Cela favorise ensuite une vision manichéenne du monde. D'autant plus que les mots portent souvent une lourde charge symbolique. Ainsi le blanc est pour nous symbole de propreté, de pureté et d'honnêteté alors que le noir symbolise la mort, la dépression, la méchanceté, la saleté et la malhonnêteté. Comment s'étonner ensuite des préjugés à l'égard des noirs.

Il n'est donc pas étonnant que le thème masculin/féminin hante depuis toujours les arts et les lettres et aussi, bien sûr, la vie de la plupart d'entre nous.

Il existe pourtant des êtres humains qui n'ont accès ni à ces subtilités linguistiques, ni aux joies et aux peines des rapports humains : les personnes qui souffrent d'autisme de Kanner, dans ses formes les plus sévères.

Pour elles non seulement il n'y a pas de distinction entre les sexes mais il n'y a même pas de distinction entre elles et le monde qui les entoure. Car pour oser entrer dans le monde il faut se sentir bien dans sa peau, il faut se sentir exister de l'intérieur, avoir ce sixième sens qu'on appelle la proprioception et qui leur fait cruellement défaut. La langue anglaise exprime parfaitement le lien entre le corps et l'être. La traduction française de « nobody » par « personne » et de « somebody » par « quelqu'un » passe à côté de la dimension corporelle du sentiment de présence au monde. Et quand les anglais disent « there is nobody here », mot à mot « il n'y a aucun corps ici », nous traduisons « il n'y a pas âme qui vive ».

Certains s'imaginent que les autistes sont bien dans leur bulle, qu'ils ignorent les tourments du monde et les souffrances psychiques, qu'ils ont échappé à la perte et au manque qui nous fait sans cesse courir et aspirer à un monde de complétude et de plénitude. L'illusion de la parfaite complémentarité du yin et du yang illustre d'ailleurs l'universalité de cette quête. Pour symboliser plus fidèlement la réalité il aurait fallu faire figurer un trou au centre du yin et du yang.

Les autistes n'en sont pas là. Faute d'être solidement ancrés dans leur corps il leur arrive d'avoir l'impression de se morceler, de se désintégrer ou de se liquéfier. Il a fallu des années de psychanalyse avec une psychomotricienne, Madame Geneviève Cantone, pour que mon fils Boris ne soit plus terrorisé par des trous comme les bouches d'égout, les cuvettes de WC et les syphons des sanitaires. Les séances avaient souvent lieu dans sa salle de bain où le contact de l'eau facilitait la prise de conscience de son enveloppe corporelle.

Le cabinet de l'analyste n'est pas le seul endroit où un autiste peut prendre conscience de son corps, surmonter sa peur de l'autre et apprendre à apprécier le contact corporel. Depuis quelque temps Boris fait de nouveaux progrès dans ces domaines en allant se faire masser. Nous avons dû être très patients, la masseuse aussi, pour qu'il surmonte ses craintes mais à présent il y va volontiers, cela lui fait énormément de bien, il en ressort détendu et heureux et il a de moins en moins peur qu'on l'approche. D'autres médiations, pratiquées intelligemment, sont également bénéfiques. La danse, par exemple, permet de percevoir son corps, elle peut faciliter l'acceptation du contact avec un partenaire et, par le rythme, transformer les stéréotypes en pas cadencés.

Quand un enfant autiste a enfin réussi à construire son image corporelle et peut opérer, en les nommant, la distinction entre lui, les objets et les autres, il persiste encore longtemps à rechercher le même. Le différent, le nouveau, l'autre demeurent infiniment plus effrayants pour un autiste que pour les neurotypiques que nous sommes. C'est sans doute pour cela que la plupart des autistes qui vivent en couple (c'est rare mais ça existe), partagent leur existence avec une personne du même sexe. Mais cette interprétation est peut-être un préjugé de ma part. En tous cas, pour la plupart des parents, la conscience que leur enfant autiste ne pourra pas vivre en couple et fonder une famille est source d'une grande souffrance, y compris pour ceux qui n'arrêtent pas de se plaindre de leur conjoint et des défauts de l'autre sexe...

Alors apprécions la chance que nous avons, nous qui ne sommes pas autistes, d'avoir accès à l'ambivalence des rapports humains, à la polysémie des mots et au plaisir de pouvoir dissenter toute une journée sur le masculin et le féminin, hier, aujourd'hui et demain.